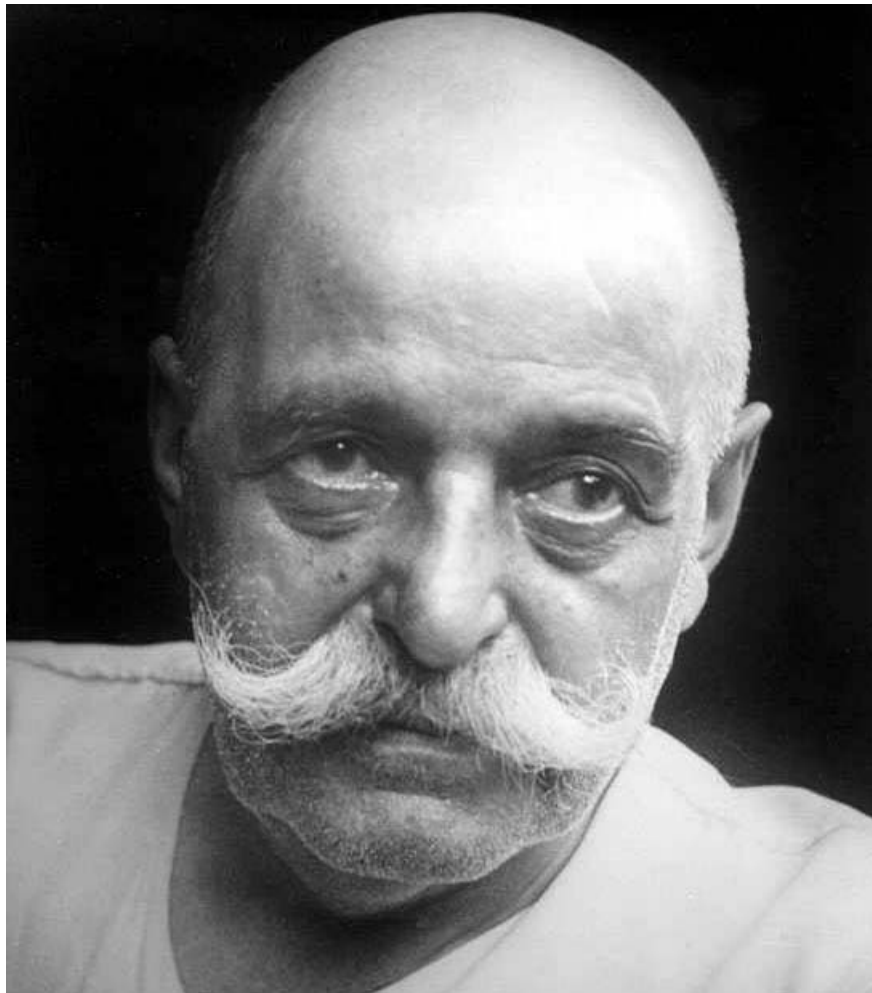


# George Ivanovitch Gurdjieff

(1872-1949)



**G**eorge Ivanovitch Gurdjieff (1872 (?)-1949) fut l'un des plus célèbres occultistes de notre temps. Né à Alexandropol, en Arménie, il s'initia très jeune à l'hermétisme et devint, au fil des ans, un des "mages" les plus en vue de la bonne société occidentale. Il eut de nombreux disciples et élèves, tant au "Prieuré" son manoir d'Avon près de Fontainebleau puis rue des Colonels-Renard à Paris.

Gurdjieff a exercé une grande influence considérée comme bénéfique par les uns et maléfique par d'autres, sur des êtres aussi divers que Peter Demianovith Ouspensky qui le fit connaître par son livre "*Fragments d'un enseignement inconnu*", Margaret Anderson,



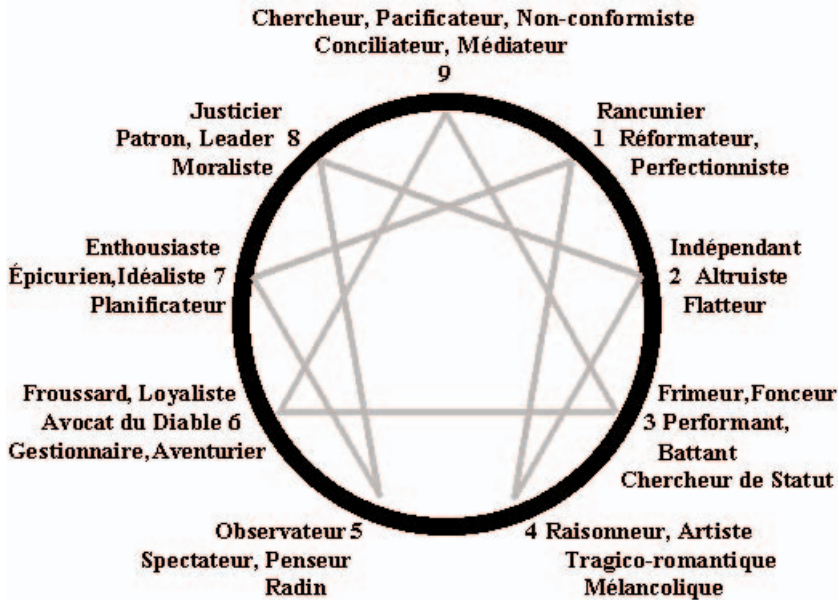
Gurdjieff

René Barjavel, Peter Brook, René Daumal, Jane Heap, Aldous Huxley, Katherine Mansfield, C. Stanley Nott, l'éditeur A.R. Orage, Louis Pauwels, Jean-François Revel, Denis Saurat, Paul Sérant, l'architecte Frank Lloyd Wright, et de nombreux autres, qui demeurèrent plus ou moins longtemps sous son "charme". Des traces de son enseignement se retrouvent dans les œuvres de J.B. Priestley, P.L. Travers, D.H. Lawrence et George Bernard Shaw.

La doctrine qu'il enseigna et développa consistait dans l'exigence pour l'initié d'approfondir la recherche de la connaissance de soi à travers l'étude des 3 corps de l'homme, requérant la participation simultanée de la pensée, du sentiment et du corps pour atteindre la 4<sup>e</sup> voie.

On lui doit l'introduction en Occident de la figure ésotérique de l'*ennéagramme*, ainsi que la formulation des méthodes de manipulation mentale utilisées aujourd'hui encore dans toutes les armées du monde par les forces spéciales pratiquant la guerre psychologique et par les spécialistes de la propagande ou de la publicité.

### Ennéagramme



Ce qu'il a dit :

*"Vous ne vous rendez pas compte de votre situation. Vous êtes en prison. Il n'y a pour vous qu'un espoir, si vous êtes sensé : celui de vous échapper."*

*"Je vous demande de ne rien croire que vous ne puissiez vérifier pour vous-même."*

*“L’homme est une machine. Tel qu’il est, un homme ne peut pas produire une seule pensée ni une seule action. Tout ce qu’il dit, fait, pense, ressent, tout cela arrive”.*

D’autres formules plus cyniques ont été rapportées par ses intimes ou par lui-même :

*“J’ai considéré mes adeptes comme des moutons juste bons à être dévorés, comme des volailles à plumer ! J’avais besoin de rats pour mes expériences, et je m’en servi comme des cobayes de laboratoire !”* (C.Stanley Nott).

*“L’esprit humain est une mécanique, une machine que l’on peut régler ou dérégler à sa guise. Ainsi je considère mes disciples comme autant de machines que je manipule à ma convenance.”* (Conversation avec le Dr Bouchet)



Gurdjieff et son épouse (1912)



6, rue Colonels-Renard

*“... Après quoi je commencerai une vie nouvelle, en me servant des facultés que je possède pour la seule satisfaction de mon égoïsme personnel. Un plan s’ébauche déjà dans ma folle cervelle pour mes futures activités. Je me vois organiser un nouvel institut avec de nombreuses succursales, non plus cette fois pour le développement harmonique de l’homme, mais pour l’apprentissage de moyens inédits d’auto satisfaction... Et vous pouvez me croire, une affaire comme celle-là,*

*marchera toujours comme sur des roulettes.”* (Gurdjieff in Rencontres avec des hommes remarquables).

Des compagnons de route comme Louis Pauwels ou Jean-François Revel ont décrit leurs expériences auprès du Maître parfois dans des termes très durs :

*“ Je pense que ceux qui ont eu, comme moi, la chance d’échapper à Gurdjieff et assez de sérieux pour dresser un vrai bilan de leur séjour chez lui, se considèrent, à juste titre, comme à jamais endommagés mais aussi initiés aux faiblesses et aux pouvoirs essentiels de la nature humaine.”*

Condamnation contre-balancée par une certaine reconnaissance très ambiguë. Mais sa mise en garde est sans équivoque :

*“Je dis que, pour certains écrivains, l’expérience Gurdjieff, qui est la grande tentation, a ouvert et risque d’ouvrir encore, les chemins de la maladie, du lit d’hôpital et du cimetière.”* (Louis Pauwels)



Louis Pauwels

### Témoignages :

Jean-François Revel, dans ses *Mémoires* sous titrés : *Le Voleur dans la maison vide*, (Éditions Plon, 1983), écrit :

## Livre cinquième - Influences néfastes

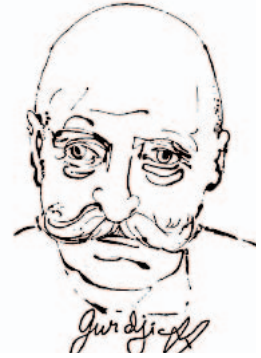
Ce peut être en 1946 ou en 1947. Ce fut, dans la réalité, maintes fois, au cours de ces deux années. Vers sept heures du soir, je descends à pied du métro Étoile jusqu'à la rue d'Armaillé, je prends à gauche la courte rue des Colonels-Renard (dont je n'ai jamais eu la curiosité de chercher à savoir combien ni qui diable ils étaient). Je sonne à la porte de l'appartement du premier étage d'un triste immeuble de cette rue étroite et sombre. On m'ouvre aussitôt, car les disciples stationnent, nombreux déjà, dans l'anti-chambre. C'est jour de séance chez Gurdjieff.



Jean-François Revel

La mère supérieure qui remplit auprès de lui les fonctions de directeur de cabinet, de fondé de pouvoir, de sergent recruteur, d'interprète (veuve d'un Russe blanc, vieux compagnon de Gurdjieff, elle parle russe), d'intendante des finances et d'exé-

gète consolateur auprès des apôtres déçus, Mme de Salzmann, fait asseoir par terre en tailleur la vingtaine d'initiés présents, dans un salon dépourvu de tout meuble, sauf la propre chaise de la veuve et le large fauteuil où va trôner le maître. Sortant de l'ombre après avoir parcouru un tortueux couloir, au fond duquel une pièce qui lui sert à la fois d'alcôve, de cellier, de cuisine, de bureau et de confessionnal pour ses audiences privées, paraît un sexagénaire rond, court sur pattes, au crâne lisse, dont le masque géorgien troué d'yeux immenses est barré d'une épaisse et large moustache aux longues pointes. Il ouvre la réunion tantôt sur un ton jovial, tantôt de méchante humeur. Il passe d'ailleurs à plusieurs reprises de la gaîté ironique à la colère dévastatrice. Bien entendu, Mme de Salzmann saura nous expliquer ensuite que ce sont là des rôles qu'il joue pour notre bien. Un maître spirituel de cette envergure, déjà parvenu à épanouir en lui le «troisième corps», quelque chose dans le genre de l'âme immortelle, ne saurait éprouver aucune humeur. Il se sert de son être de chair, le



Mme de Salzmann

«premier corps», comme d'une marionnette, pour produire sur son interlocuteur ou son auditoire l'effet désiré par lui. Les disciples ont le droit, au cours de ces réunions, de lui poser des questions les concernant personnellement, sur les progrès qu'ils croient avoir faits ou les difficultés auxquelles ils se heurtent dans la «travail», dans sa quête spirituelle. Les participants aux séances de questions connaissent déjà les lignes générales de l'«enseignement». On dit d'eux : «il est dans l'enseignement». Mme de Salzmann tient elle-même des réunions didactiques dans son appartement de la rue Vaneau – à l'adresse même où habite, à un autre étage, André Gide ! Le plus souvent, l'enseignement consiste en la simple lecture à voix haute du «texte sacré», l'ouvrage de Gurdjieff, «Récits de

Belzébuth” à son petit fils, qui a du reste été publié depuis, ce dont je me réjouis car la nullité en est ainsi apparue au grand jour.

A nos questions, le Géorgien répond dans un sabir franco-russe digne de l'anglo-russe de Misha Auer, le prince exilé devenu serveur de restaurant dans le film burlesque *Hellzapopin*. Il ne connaît des verbes que l'infinitif, ignore les articles, les prépositions et les conjonctions de coordination ou de subordination. Par exemple, quand (en consultation privée, bien sûr) il veut entraîner une femme dans l'antre du fond du couloir pour coucher avec elle, il dit : “Vous venir avec moi dans chambre ; moi donner vous très grosse plassir.” En échange de ses conseils spirituels, aux femmes désirables il demande leur “premier corps”, aux autres de l'argent, ainsi qu'aux hommes.

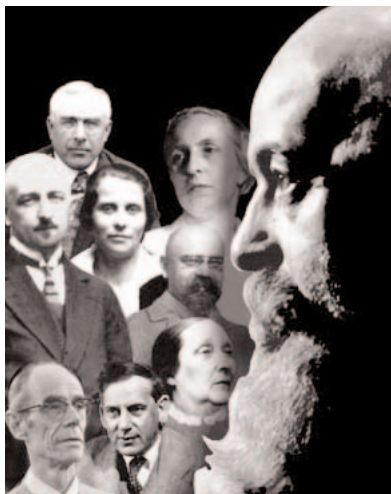
Mme de Salzmann, rassurante confidente, explique à tous que ces exigences sont dénuées de tout égoïsme et dictées par le seul souci de nous faire “avancer dans le travail”. De même, c'est encore Mme de Salzmann qui est là pour traduire, quand Gurdjieff se lance dans une réponse trop subtile pour son piètre français et passe donc au russe. Avoir suscité une réponse “en russe” signifie, pour le disciple, un degré de sollicitude supérieur de la part du maître et donc d'avancement marqué chez lui-même. A la séance de questions et réponses succédait un dîner, auquel Gurdjieff invitait tous ses sujets présents, comme le fait un chef d'État, c'est-à-dire avec leur propre argent, s'entend, puisque nous lui versions tous, via Mme de Salzmann, une cotisation mensuelle “proportionnelle à nos facultés contributives”, comme le dit la Constitution de 1791.

Le banquier, le fils de famille nanti, la femme du monde épouse d'un potentat de la finance, outre leur forte contribution régulière, se voyaient de temps à autre taxer en vue d'une urgence. En échange ils obtenaient de plus fréquentes entrevues en tête à tête avec le maître et l'assurance que leurs dispositions pour la spiritualité, leurs progrès “dans le travail” dépassaient le niveau commun, là encore “à proportion de leurs facultés contributives”. Le don spécial imposé aux jolies femmes, don de soi plutôt que de sous, l'un n'excluant pas l'autre, était générateur d'une ascension accélérée vers le deuxième ou le troisième corps.

Les dîners se déroulaient dans une salle à manger attenante au salon des exercices spirituels et trop exigüe pour que nous puissions



Le Prieuré près de Fontainebleau



Réunion avec des adeptes

tous nous asseoir autour de la longue table ovale, d'autant que le canapé sur lequel s'installait Gurdjieff, flanqué de femmes et de riches, en occupait tout un côté. Sur une chaise ou debout, nous dégustions une savoureuse cuisine russo-géorgienne, consistant surtout de bortsch à la viande très relevé, qu'avait confectionné et conservé au chaud dans des marmites norvégiennes une ribambelle d'émi-grées russes: cousines, nièces, belles-sœurs, qui gravitaient avec une silencieuse et active servilité autour du chef de la tribu.



*Gurdjieff aux USA*

Le monarque, environné de sa cour, portait les toasts à la santé de diverses catégories d'idiots - tous les humains qui ne suivaient pas son enseignement. Toasts nombreux, et Gurdjieff veillait à ce que nous finissions la soirée ivres. Avec un œil infailible de vieil alcoolique, il repérait les petits verres que certains emplissaient subrepticement d'eau, dont la couleur blanche, croyaient ces naïfs, se confondait avec celle de la vodka. La différence, c'est que l'eau offre à sa surface un ménisque, et pas la vodka. Décelant cette imperceptible convexité, un Gurdjieff courroucé exigeait que le coupable ingurgitât sans délai deux vodkas coup sur coup "à la santé de tous les idiots buveurs d'eau".



La substance proprement dite de l'enseignement de Georges Ivanovitch Gurdjieff - Ghiorghivantch pour les familiers - rassemblait en un pot-pourri trivial des traits empruntés au vieux fonds universel des doctrines de conquête de la sagesse et de l'illumination spirituelle. Ses principales sources se situaient en Orient, parce que c'est l'Orient qui plaît en Occident, comme le montre par ailleurs, avant et juste après la guerre, le succès des œuvres de René Guénon, qui ne séduisirent pas seulement de vieilles rombières crédules, puisque le persifleur Jean Paulhan et

même un intransigeant rationaliste comme Etienne m'en parlèrent, plus tard, avec un évident intérêt.

Tout comme André Breton, et avec encore plus de ferveur, ce qui ne saurait étonner, vu le soubassement anti-intellectualiste du surréalisme. Gurdjieff, pour sa part, amadouait avec cynisme des occidentaux tenus par lui pour des dégénérés, qui avaient répudié la "tradition", à part d'heureuses exceptions comme les Rose-Croix. Il les invitait à renouer avec cette "tradition" où brillaient les prestiges lointains du Tao-Te King, du yoga, du bouddhisme tibétain, surtout du bouddhisme zen japonais, dans lequel les rapports énigmatiques et brutaux du maître et des disciples avaient tout pour lui convenir.

Quant à moi, je n'avais aucun mal à remarquer les analogies que comportaient ces thèmes - recherche d'une maîtrise de soi et d'un détachement du monde conduisant



*Gurdjieff à New-York*

à une illumination supérieure - avec certains courants et auteurs de la philosophie européenne, de Pythagore, Socrate ou Platon jusqu'à Spinoza en passant par les stoïciens, tous philosophes imprégnés eux aussi, à leur manière et à des degrés divers, de religiosité. La question n'était donc pas, en ce qui me concerne, de savoir quelle attention il fallait accorder à l'étude de morales, de philosophies, de religions orientales qui faisaient somme toute partie du patrimoine de l'humanité. Elle était de savoir pourquoi ma curiosité avait pris la forme d'un sot et dégradant engagement dans le "groupe". C'est ainsi qu'on nommait la petite église. Et "faire partie du groupe"



Gurdjieff et John Pentland

signifiait suivre Ghiorghivantch, c'est à dire un imposteur et un escroc, dont l'aplomb esbrouffeur n'aurait pas dû me cacher l'indigence intellectuelle. Certes, j'étais en bonne compagnie. Seule la discrétion m'empêche de nommer les gens influents ou célèbres, à l'époque ou par la suite, que j'ai croisés rue des Colonels-Renard. Je puis mentionner ceux qui ont eux-mêmes traité de leur engagement dans des livres, tels Luc Diétrich, René Daumal, Louis Pauwels.

Mais je côtoyai aussi d'actuels ou futurs présidents de grandes entreprises, des hauts fonctionnaires, d'éminents

journalistes et directeurs de journaux, des médecins des hôpitaux et professeurs de faculté, des artistes renommés, qui se mêlaient à une faune moins reluisante de petits employés bigots ou d'Anglaises gâteuses mais dévouées et rémunératrices. Mon assiduité dans l'ésotérisme me portait à négliger mes études et compromettait mon avenir. A l'École, je m'acheminai vers le statut d'absent permanent. [...]

Ce qui m'intéresse rétrospectivement, dans ma mésaventure gurdjieffienne, c'est l'expérience que je fis sur mon propre cas de l'aptitude des hommes à se persuader de la vérité de n'importe quelle théorie, de bâtir dans leur tête un attirail justificatif de n'importe quel système, fût-ce le plus extravagant, sans que l'intelligence et la culture puissent entraver cette intoxication idéologique. Sans doute, Gurdjieff était-il un adroit histrion dont les artifices en vue de réduire son entourage en esclavage affectif et de constituer autour de lui une cour obséquieuse étaient dignes des meilleurs modèles politiques, artistiques ou mondains. Il sévissait en France depuis les années vingt. Il avait alors créé à Fontainebleau une sorte de phalanstère, dans une propriété appelée "Le Prieuré", où il menait la vie à grandes guides grâce au denier du culte, et où il avait attiré, parmi ses disciples, Katherine Mansfield. La romancière y était morte à trente-cinq ans, en 1923. Des rumeurs prêtaient à Gurdjieff une part de responsabilité dans cette fin prématurée.



Gurdjieff en 1947

Car le vieux charlatan prétendait détenir aussi des secrets médicaux, issus d'une mystérieuse "tradition", censée être plus efficace que la plate et "intellectuelle" médecine occidentale. Katherine Mansfield s'en serait remise à lui pour soigner sa tuberculose, ce qui ne pouvait de toute évidence avoir pour résultat que d'en hâter le cours fatal. Quel crédit attribuer à ces imputations ? Je l'ignore. Je puis en revanche assurer que Gurdjieff fournissait souvent à ses ouailles, dans la confiance de son garde-manger-alcôve, des médecines de sa composition enveloppées d'indéfinissables bouts de papier crasseux et supposées guérir telle ou telle de leurs affections. Cette faveur entraînait, bien entendu, un "don" pécuniaire de la dupe. Le beau, dans cette exorbitante filouterie de notre Esculape caucasien, tient à ce que son "groupe" comptait en permanence des médecins, certains même illustres grands patrons des hôpitaux de Paris. Or, tant la foi paralyse l'intelligence et la conscience, nul d'entre eux ne s'avisait jamais de le dénoncer pour exercice illégal de la médecine. Discrétion qui constituait, si j'entends un peu de droit, le délit de non-assistance à personne en danger.

On pourrait être tenté de comparer le groupe Gurdjieff aux sectes qui ont défrayé la chronique criminelle depuis 1980. Je dirai, pour une fois à sa décharge, que ce serait une erreur, en raison d'une différence capitale : Gurdjieff ne cherchait à retenir personne. Les gens venaient s'ils voulaient, quand ils voulaient et pouvaient disparaître à jamais sans qu'il s'enquît de ce qu'ils étaient devenus.



Katherine Mansfield

Jean-François Revel rapporte sa propre expérience chez Gurdjieff dans la troisième partie de son roman *Histoire de Flore* paru en 1957, en racontant les étapes successives de l'initiation de son héroïne. (Extrait de : Jean-François Revel : **Mémoires**, Éditions Plon, 1983)



## Souvenirs inédits

Nicolas de Val, un des nombreux enfants naturels de Gurdjieff a écrit ses souvenirs sous le titre de "Daddy Gurdjieff". Les faits rapportés ci-après, se déroulent en 1937.

"Le matin, Gurdjieff se contentait généralement d'un café noir bien fort, accompagné parfois d'une biscotte et d'un verre d'eau. Cela ne l'empêchait pas d'allumer ses cigarettes russes à jeun. Il était exigeant voire pédant quant à la façon de faire son lit, ce qui me surprenait de sa part, car je jugeais ce détail absolument secondaire.

La coquetterie, la mode, c'était le cadet de ses soucis. Il n'attachait aucune importance à ce qu'il portait, mais changeait fréquemment de sous-vêtements. Sa garde-robe se réduisait au strict minimum. Il en était de même pour ce qui était des chaussures, chaussettes, cravates, chapeaux, mouchoirs, etc. Il n'aimait pas beaucoup se raser et le faisait par obligation. Je lui repassais ses pantalons de temps à autre, lui recousais des boutons, me livrant même à des petits travaux de raccommodage. Je portais le linge et



les chemises dans une blanchisserie du quartier, car il me laissait toute latitude quant à ces occupations domestiques. Petit à petit, je me vis assumer chez lui les fonctions d'un véritable factotum.

Cela commençait par exemple le soir, par son automobile, une Hotchkiss de l'époque, que je rentrais dans un garage de la rue Brunel. Je décachetais son courrier, lui lisais et parfois traduisais des lettres officielles importantes.

Au début, mon sommeil était troublé par des chuchotements ou des rires de femmes qui prenaient part aux ballets roses quasi-quotidiens que G.I. semblait apprécier en connaisseur. Son potentiel sexuel me stupéfiait au plus haut point. Dans cet ordre d'idées, je croisais dans l'appartement, environ une fois par semaine, une certaine Olga, au regard chafouin qui, visiblement, était chargée du recrutement des jolies demoiselles.

Avant de m'endormir, je laissais habituellement à Georges Ivanovitch une bouteille thermos remplie de moka.

Au salon, alors que j'allais m'éclipser, il m'arrivait d'apercevoir des minois fort attirants ou encore des tableaux vivants en phase de préparation.

De plus en plus incommodé et à bout de patience, je pris un jour Gurdjieff à l'écart, avant sa sieste, et lui déclarai sans ambages que je désirais passer mes nuits ailleurs qu'à la rue des Colonels Renard.

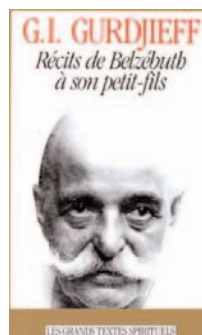
Il me lança d'abord un regard courroucé, mais ses traits se détendirent presque aussitôt et il me gratifia d'un sourire plein d'aménité. Nous nous étions compris!

Le jour même, je transportais mes pénates à l'Hôtel d'Armaillé, assez miteux, situé dans la rue portant le même nom."

Gurdjieff avait plaisir à se montrer vulgaire : «Vous merdité complète» était une de ses expressions favorites. Il aimait s'entourer de jeunes filles qu'il appelait «mes génisses, pas encore vaches», sans dédaigner les femmes mariées. Les maris consentaient, s'ils "voulaient" rester. Selon l'un de ses très nombreux fils illégitimes, un des dirigeants actuels de la Fondation Gurdjieff, il avait un appétit sexuel débridé, et une de ses adeptes était chargée de lui fournir de quoi alimenter ses ballets roses quasi quotidiens. Gros buveur, gros mangeur, d'une propreté douteuse mais aussi fabulateur, baratineur, (il avait été machand de tapis), et faux thérapeute, Gurdjieff était de la race des Raspoutine.



6; rue des Colonels-Renard



## **SOURCES :**

**Darmon (Julien) :** *Provoquer les esprits*, in Nouvelles Clés.

**De Val (Nicolas) :** *Daddy Gurdjieff*, Editions Georg.

**Genève (Pierre) :** *Gurdjieff : charlatan ou génie ?* in Science et Magie, 1992.

**Gurdjieff (George I.) :** *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, Editions du Rocher.

*Rencontre avec des hommes remarquables*, Ed. du Rocher.

*La vie n'est réelle que lorsque "Je suis"*, Editions Stock.

**Ouspensky :** *Fragments d'un enseignement inconnu*.

**Pauwels (Louis) :** *Monsieur Gurdjieff*.

**Revel (Jean-François) :** *Mémoires Le Voleur dans la maison vide*, Editions Plon, 1980.

### **Ouvrages de Marc Schweizer**

#### **Aloès, la plante qui guérit**

*(4<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 2005)*

*Disponible en langues allemande, anglaise, arabe, espagnole, italienne, russe*

*(Plus de 200.000 exemplaires vendus depuis 1994)*

#### **Aloès : hygiène et santé des animaux**

*2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 2005*

#### **Dr Nopal, le médecin du Bon Dieu**

*(Opuntia ou Figuier de Barbarie)*

*En collaboration avec Jacques Couderc et Jenny Jane:*

#### **VDR : La Vente directe par réseau**

*Une nouvelle manière d'entreprendre*

*3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 2007*

**Diffusion Libraires France :**

**Soleils**

**23, rue de Fleurus F-75006 Paris**

**Tél : (33) 01 45 48 84 62 – Fax : 01 42 84 13 36**

#### **En vente directe :**

Franco : France, Allemagne, Benelux, Suisse

L'exemplaire : 7,5 €

Par 10 exemplaires : 50 €

Par 100 exemplaires : 375 €

**APB 235, rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 PARIS**

Courriel : [schwmarc@club-internet.fr](mailto:schwmarc@club-internet.fr)

**Autres pays : *Amazon.com***